

Culture et humanisme : une dialectique

Le mot *culture* a deux sens, et renvoie à deux réalités, qui au fond ne sont que deux phases d'un même processus, se succédant chronologiquement. Le premier sens du mot est ce qui nous parvient par héritage, qui nous conditionne et nous modèle depuis notre enfance sans que nous puissions le contester. C'est en ce sens que nous parlons de « Culture et Traditions populaires ». Ce poids des traditions qui pèsent sur nous et que nous observons aveuglément, c'est ce que les Allemands appellent *Kultur*.

Puis vient le moment de la mise en question, du réexamen critique de ce conditionnement. Cette seconde phase est celle de la formation personnelle, où ce qui nous a été imposé est revisité, tantôt pour son abandon quand c'est nécessaire, et tantôt pour sa réhabilitation quand c'est nécessaire aussi, mais alors dans un autre sens et une autre lumière que l'ambiance et les conditions dans lesquelles que nous l'avons reçu. Cette formation de soi par soi est ce que les Allemands appellent *Bildung*, à partir d'une racine signifiant : « construire, édifier » (voyez l'anglais : *to build*). La *Bildung* succède à la *Kultur* dans la vie de chaque homme et aussi dans l'histoire collective, l'histoire des peuples.

C'est aussi la différence que Thomas Mann faisait entre *Culture* et *Civilisation*. Culture et Civilisation pour lui n'étaient pas seulement différentes, elles étaient opposées. C'était pour lui « le combat de l'esprit et de la nature ». D'où l'importance qu'il accordait, pour la promotion et l'illustration de la Civilisation, au 18^e siècle (époque des Lumières, ou de l'*Aufklärung*), où l'on s'est éloigné des particularismes hérités, pour s'élever vers l'universel. La Culture au contraire suppose lien, rattachement aux particularités, aux idiosyncrasies inhérentes à tel ou tel groupe. Vision abstraite et générale de l'homme, opposée aux conditionnements enracinants. À ce prix seul l'homme peut être dit citoyen (lat. *civis*, d'où : Civilisation)

Notez que chez Spengler, dans *Le déclin de l'Occident*, la valorisation est inversée : pour lui, la Culture est faite de valeurs authentiques et qualitatives, tandis que la Civilisation n'en est que l'extension quantitative, et finalement dégradée (ainsi il y a une Culture grecque, et une Civilisation romaine). C'est que Spengler est l'héritier du Romantisme allemand, qui a valorisé, contre l'homme abstrait des Lumières, l'homme enraciné dans son terroir et son histoire. Ces derniers sont collectifs, l'individu n'y existe que porté par eux : notion d'âme des peuples, ou *Volksgeist*. On voit qu'il peut y avoir ici des alternances, des rythmes, des retours à un ancien état, et que l'émancipation individuelle n'est pas dans l'histoire un processus irréversible.

On peut appeler *humanisme* précisément cet état et cette phase seconds, qui sont ceux de la culture formation. En effet, l'homme en tant qu'individu autonome y est enfin respecté, alors que dans la culture héritage l'individu n'existe pas vraiment, dominé qu'il est par les injonctions collectives inhérentes à la société dans laquelle il vit, et qui bénéficient d'une aura, d'une sacralité que personne n'ose mettre en doute. Cultures traditionnelles marquées par ce que l'anthropologue Louis Dumont appelait l'*holisme*, où l'individu n'existe pas vraiment (ex. : l'Inde). Passer de l'hétéronomie de la *Kultur* à l'autonomie de la *Bildung* est l'enjeu majeur de l'être humain, au moins de l'homme occidental.

Pour ce qui est de l'histoire de l'Occident moderne, toute culture étant au départ essentiellement religieuse, c'est la Réforme il me semble qui a opéré au sein même de la foi chrétienne ce passage de l'observance inconditionnelle des dogmes et comportements commu-

nément admis, à leur réexamen critique, à la lumière de la seule pensée et de la seule conscience (seule instance, seul tribunal) de l'individu. *Sola fide, sola scriptura, sola gratia*, font éclater tous les encadrements, toutes les transcendances sociales. D'ailleurs ce n'est pas pour rien que cette notion de *Bildung* (culture formation de soi par soi) vienne d'Allemagne, un pays majoritairement protestant (luthérien). Sur ce mot, voyez aussi la notion de *Bildungsroman*, ou roman d'apprentissage (ex. : *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, de Goethe).

Donc la Culture occidentale s'est développée et épanouie en gros de l'an 1000 à l'an 1500, de Cluny à la Réforme. Et elle a été réexaminée de façon critique en deux moments essentiels, qu'on a pu appeler *humanistes* précisément : tout au long du 16^e siècle, d'abord avec Rabelais et à la fin avec Montaigne, qui tous deux se sont séparés des pouvoirs et institutions en place ; et au 18^e siècle, où l'émancipation et la formation individuelles ont été mises au premier plan. Il y a donc là comme des cycles dans l'histoire des cultures : des phases de constitution organique, et des phases de dissolution critique. Comme dit Élie Faure : « Tout se construit par le cœur et se dissout par l'intelligence. » Ici ces cycles couvrent 500 ans : 500 ans de constitution, et une phase de dissolution sous laquelle nous vivons encore.

Pourquoi parler de « construction par le cœur et de dissolution par l'intelligence » ? En effet une culture est constitutivement faite de constructions symboliques auxquelles, d'abord par éducation et habitude, mais aussi ensuite, tant que ces constructions sont vivantes, quand on les sent au plus profond de son cœur, on donne crédit ou *fiducia*.

Quelle est la fonction de ces constructions symboliques ? Elles substituent aux faits bruts de l'ordre naturel, à cette loi de violence et de la force, en chacun et à l'intérieur des groupes, qui n'est finalement que le règne du fait accompli, des perspectives imaginaires ou des forces fictives, qui bornent et restreignent la tyrannie du présent, du *hic et nunc*. Ces perspectives mythiques, qui ne tiennent qu'aux pouvoirs du langage (*mythos*), permettent par les *représentations* propres précisément aux langages (de toutes sortes, mots, images, etc.) l'éloignement de la sphère instinctuelle et la projection sur l'avenir, le sens du futur. Littéralement toute culture est la victoire du non existant des représentations et des mythes sur l'existant des faits. Ces dispositifs ont donc l'avantage énorme de discipliner les instincts individuels, et au plan collectif de fédérer des hordes primitives qu'elles transforment en peuples, soudés autour d'un idéal commun, selon ce que dit G. Le Bon dans sa *Psychologie des Foules*. Tout cela est indéniablement utile.

Cependant, par une sorte de bizarre paradoxe, au sein même d'une certaine paix civile que pourtant avait permise l'apparition et le développement de ces constructions symboliques, l'intelligence individuelle va s'éveiller et va se mettre à les contester. Elle va critiquer ce qui lui a fait le loisir de la critique, ce sans quoi son activité ne pourrait pas même s'exercer : c'est vouloir s'envoler peut-être, mais aussi d'un certain côté c'est scier la branche sur laquelle on est assis.

On va alors, au nom d'un rationalisme triomphant, postuler un universel supérieur à toute caractérisation, montrer la bizarrerie des façons et coutumes dont on ne comprend plus l'origine, fragiliser la *fiducia* habituelle : relativisme, conventionnalisme, sont les armes redoutables de ce que j'appellerai la déconstruction des constructions. Des Cannibales de Montaigne aux Persans de Montesquieu, du Huron de Voltaire aux Aveugles de Diderot, la chaîne est bien nouée.

Il est certain que l'élargissement de l'esprit que permet cette entreprise est au départ une libération (comme on parle de l'élargissement d'un prisonnier). Opérant une sorte de

révolution copernicienne, elle montre par exemple que l'Autorité et le Pouvoir, qui sont aveuglément sacralisés en période de *Kultur*, ne sont qu'affaire de projection mentale : c'est de nous que vient notre sujétion, notre esclavage. « Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux », dit La Boétie des despotes (*Discours de la servitude volontaire*). L'homme s'apparaît à lui-même comme créateur des systèmes auxquels auparavant il obéissait, parce qu'on l'obligeait à leur obéir.

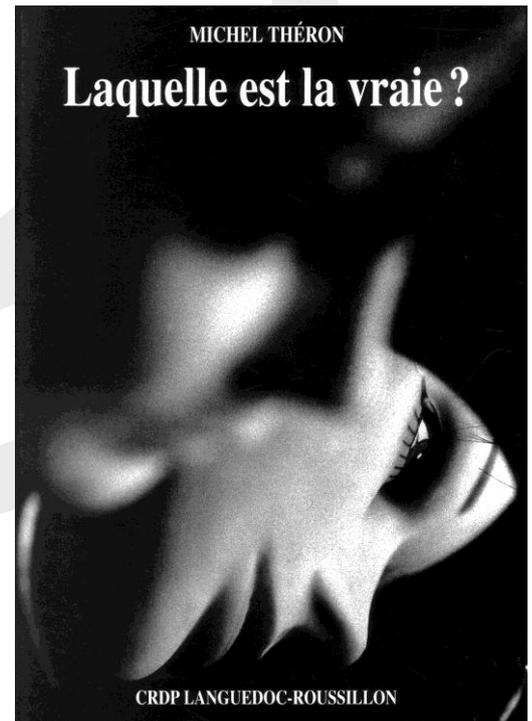
Mais aura-t-il la sagesse de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, l'obéissance nécessaire et consentie avec l'obéissance aveugle ? Et cette lucidité qu'il vient d'acquérir et qui l'exalte, lui fera-t-elle oublier la nécessité bien humaine pourtant de se soumettre à ses propres fictions ? Comme dit bien Valéry : « Que serions-nous, sans le secours de ce qui n'existe pas ? »

L'homme n'est vraiment homme que reflété dans des représentations qui lui préexistent, et sont autant de miroirs instituants, donateurs d'humanité et de sens. Bien sûr ces miroirs sont variables selon les différentes cultures, bien sûr il ne doit pas les respecter aveuglément. Mais la sagesse est de reconnaître que sans eux il n'est rien. « Sans les romans, comment pourrait-on s'y prendre pour faire la cour à une femme ? » (Valéry) – Voyez là-dessus les livres de P. Legendre, par exemple *La fabrique de l'homme occidental*. Ou encore la couverture de mon ouvrage *Laquelle est la vraie ?* [Lien : [cliquer ici](#).]

Là est la tâche d'un vrai humanisme : ce n'est pas bien sûr une tâche de respect aveugle, comme il est de règle sous le règne de la *Kultur*, mais c'est une tâche d'inventaire critique, et très souvent de réhabilitation ou de restauration par intériorisation. – Pour reprendre une problématique qui m'est chère depuis ces dernières années où j'écris surtout dans le domaine de la religion et de la spiritualité, le passage de la *Kultur* à la *Bildung* est celui de la religion lien (*religare*) à la religion nouvel accueil ou relecture (*relegere*). Voir : [Les deux sens du mot « religion »](#).

En effet l'humanisme, je veux dire celui qui ne pense qu'à s'émanciper des pouvoirs et tutelles diverses qui limitent la liberté de l'individu, court certains risques, dont il doit être très conscient. D'abord il peut faire un trop orgueilleux usage de ce que j'appellerai la seule raison raisonnable, qui peut le mener à détruire hâtivement des constructions symboliques transmises par l'héritage, qui étaient utiles à l'homme pourtant : un rationalisme trop étroit peut être mutilant, quand on oublie la dimension essentiellement *symbolique* de l'humain.

Ainsi il existe aujourd'hui ce qu'on pourrait appeler une barbarie savante, celle du scientisme par exemple. Voyez par exemple la « Loi des trois états » dans le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte : pour lui, le dernier état (l'état « positif ») annule définitivement les deux premiers (l'état « théologique ou fictif », et l'état « métaphysique ou abstrait, qui d'ailleurs n'est qu'une variante du premier). Comte n'a fait que retrouver les vieilles intuitions des matérialistes athées de l'Antiquité, Épicure et son disciple Lucrèce : *Primus in orbe timor fecit deos* (C'est la crainte qui la première a fabriqué les dieux dans le monde).



Or il me semble plus sage de parler, plutôt que d'une succession irréversible d'un état à l'autre comme le fait Comte, d'une multipolarité de l'être humain : il peut appréhender les choses par la raison, certes, mais aussi par le symbole. Cassirer dit que l'homme est un « animal symbolique » (v. sa *Philosophie des formes symboliques*). « Il faut vivre, dit-il, par le symbole ou mourir par la chair. » Autant que de la raison par conséquent, l'homme descend du songe. Ainsi, partie des forces fictives qui restreignaient la barbare tyrannie du fait, l'humanité reviendrait aujourd'hui à une nouvelle barbarie, par une nouvelle idolâtrie du fait : celle du fait scientifique.

Cette barbarie savante, dont parlait naguère par exemple le philosophe Michel Henry dans son livre *La barbarie*, par ailleurs fait face et fait pendant aujourd'hui à un retour très possible de la barbarie première ou brute. Cette dernière est le fruit d'une réelle déculturation, où l'héritage n'est pas respecté tout simplement parce qu'il est ignoré, le modelage et le façonnement traditionnels par l'éducation n'existant plus. Les anciens dispositifs donateurs de sens (religieux d'abord, puis leurs relais laïcisés, marxisme, militantisme, etc.) n'existant plus, l'humanité peut revenir aujourd'hui à la horde et à la foule. *Asphalt jungle*, ou *Dans la jungle des villes* (pièce de théâtre de Bertolt Brecht écrite en 1921)...

Société duale : on s'abrite des hordes urbaines derrière son digicode. Les reclus face aux exclus. Face à face : ceux qui prétendent savoir et par voltairianisme superficiel ricanent des anciennes constructions symboliques, et ceux qui simplement ne les connaissent pas. Le ricanement de la seule raison raisonnante devant les anciens usages, fictions et mythes instituants ne peut évidemment pas aider à leur retour. Et même déplorer cela, de la part d'un tenant de l'esprit positiviste, ce serait oublier sa propre responsabilité dans toute cette histoire. Ce serait se mettre dans la position de l'arroseur arrosé, ou du pompier pyromane ! [CCG¹, chap. 2 : *Destin des constructions symboliques*]

Beaucoup voudraient un tel retour pourtant, et, nostalgiques de l'ancien état de dressage, l'imposer à nouveau de force, sans justification, ce qui ne me semble pas la meilleure attitude. D'autres pensent que la transmission générationnelle ne peut se faire que concernant les *rites* : c'est le cas dans certains milieux juifs par exemple. Je ne sais trop qu'en penser. Bien sûr un rite est structurant. Mais le seul comportementalisme qu'il induit ne doit pas mener au seul réflexe pavlovien. La phrase de Pascal : « Prenez de l'eau bénite, cela vous fera croire » implique il me semble un fâcheux *sacrificium intellectus* (sacrifice de l'esprit). On sait aujourd'hui que les thérapies comportementales veulent remplacer une psychanalyse discréditée. Mais on voit dans *Orange mécanique* de Kubrick, d'après l'œuvre prémonitoire de Burgess, à quelle barbarie (scientifique) peut mener une thérapie comportementale destinée à protéger une société contre sa barbarie « brute ».

La tragédie de l'humanisme est donc là : ayant délivré l'homme de l'hétéronomie ancienne, il risque à l'arrivée de le désorbiter et de le précipiter dans une barbarie dont l'avait pourtant tiré, au moins, l'héritage quand il était respecté. Par exemple la considération abstraite de l'homme (les « droits de l'homme » supérieurs à toute idiosyncrasie et à tout communautarisme) est bien sûr intéressante, et effectivement libérante souvent ; mais par son côté sommaire et niveleur parfois elle oublie la nécessité de l'*Enracinement*, pour reprendre le titre d'un livre célèbre de Simone Weil. « L'arbre et l'oiseau se partagent notre être », dit R. Char. Ou encore : « Épouse et n'épouse pas ta maison. » Les Grecs avaient une grande sagesse, lorsqu'ils pensaient l'homme comme bipolaire : pris entre *Hermès* (la sortie de chez soi, le commerce avec les autres), et *Hestia* (le foyer, le retour à ses racines). Le repli sur soi

¹ CCG : *Comprendre la culture générale*

est certes une catastrophe en politique (quand traditionalisme et xénophobie s'unissent). Mais la modernité « errante » et « surfeuse » manque aussi de profondeur. Aujourd'hui dans un espace mondialisé et ouvert la géographie remplace l'histoire. Mais selon le mot profond de Santayana : « Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le revivre. » [CCG, chap. 3 : *Le particulier et l'universel*]

Il faudra analyser ce processus paradoxal : ce passage d'une émancipation individuelle et élevante à une régression ou une chute. Ainsi l'angélisme des Lumières a pu mener à la Terreur, sous l'égide de la déesse Raison. Et le pays du lumineux Goethe (*Mehrt Licht !*) a pu donner le nazisme et Auschwitz. Les causes ? Le manque de prudence devant ce qui n'est pas toujours rationnellement, au sens de facilement, cernable ? L'oubli de la part d'ombre dans l'homme, du *démonique* qui aussi le constitue ? À examiner...

Ainsi dans le cadre de la *Kultur* on croit au **Diable** comme à un être réellement existant, extérieur à nous, rôdant comme un lion cherchant qui dévorer (*tamquam leo quaerens quem devoret*). Mais dans celui de la *Bildung* il est interprété autrement, symboliquement (mais « symbole » ne signifie pas : « non existant »). Il figure nos forces obscures, ce qui nous divise et nous « embrouille » à l'intérieur de nous-mêmes (*diaballein*). C'est le sens de ce mot : *démonique*. Aujourd'hui, pour le rationalisme étroit, pour l'esprit ricanant, le Diable est réduit au chômage : c'est un « pauvre diable » ! Et pourtant... « La plus grande ruse du Diable est de nous faire croire qu'il n'existe pas » (Baudelaire). « À force de nier le Diable, nous avons ouvert toutes grandes les portes de l'Enfer » (Jung).

Un livre essentiel ici est *La dialectique de la raison*, d'Adorno et Horkheimer (1947). C'est à l'image de ce livre que cette conférence a pour titre : *Culture et humanisme – Une dialectique*.

Voyez la fin de la 9^e symphonie de Beethoven, qui est aujourd'hui l'hymne européen : « Tous les hommes deviennent frères » (*Hymne à la joie*, d'après Schiller). Et puis voyez le choix laissé à une mère par un officier nazi (choisir parmi ses deux enfants celui qui doit être fusillé), rapporté dans *La Chute* de Camus, et dans *Le choix de Sophie*, de W. Styron. Comment peut-on être humaniste après cela ? N'oubliez pas que le plus célèbre chœur de l'*Antigone* de Sophocle, où l'on voit le début de l'humanisme européen, est souvent mal traduit : « Il y a bien des merveilles en ce monde. Mais la plus grande, c'est l'homme. » En fait, le grec *Polla ta deïna* doit être traduit par : « Multiple est l'effrayant. » (cf. « dinosaure », ou serpent monstrueux). L'homme est dit en vérité capable de transgression : c'est ainsi que le comprend Heidegger dans son *Introduction à la métaphysique*.

Se méfier donc de l'angélisme, tant individuel que collectif. « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » (Pascal) Il y a des civilisations iréniques, angéliques, qui par leur naïveté même semblent appeler en leur sein, par réaction, leur contraire même : *American beauty*, *Fight club*, etc. L'homme sauvage, le *Wildermann* ne naît pas mieux que sur ce terreau. « Ce qui me fait le plus peur au monde, c'est une tondeuse à gazon sur une pelouse. » (Harold Pinter) C'est-à-dire : ce qui est caché derrière, et qui est terrifiant d'irréalité. Les grands films d'horreur commencent très souvent par de longs travellings sur des pelouses taillées au cordeau, ou sur une nature enchanteresse (générique de *Shining*, de Stanley Kubrick). Civilisations pacifiées : pas s'y fier...

Il y a une bonne conscience humaniste, qui semble n'appeler logiquement, en réponse, que la sauvagerie et le massacre : *Les Bonnes* (Genet), *La Cérémonie* (Chabrol : le meurtre se fait sur fond de musique de Mozart), etc. Plaidons donc pour un humanisme lucide, non anesthésiant, respectueux de la complexité profonde du cœur humain, qui peut refuser même

parfois, par dignité je dirai postulateur, la main tendue ou la réconciliation. Ex. : Baudelaire, *À celle qui est trop gaie*. [CCG, chap. 5 : *L'homme symbolique*]

Trop de positivité, et de kitsch corrélatif, mène à des explosions en sens inverse, ce que Jung appelait une *énantiodynamie* (basculement à l'opposé). Au fond, Disneyland par son irréalité même, n'appelle qu'à la révolte. « La plus grande ruse du Diable est de nous faire croire qu'il n'existe pas. » (Baudelaire) Voyez de cet auteur, dans ses *Petits poèmes en prose*, « Assommons les pauvres ! », ou « Le mauvais vitrier », chefs d'œuvre d'humour noir (grinçant, dissonant).

Personnellement la solution, s'il y en a une, ne me semble pas être le retour aveugle à l'ancien héritage : les entreprises de restauration pure et simple qu'on voit se dessiner ne me semblent pas vraiment efficaces chez nous, et même me paraissent fort dangereuses ailleurs, dans le cas des intégrismes divers qu'on voit se répandre aujourd'hui. Mais le technoscientifique moderne n'a pas davantage mes suffrages, oublieux qu'il est de la structure essentielle de l'homme, animal symbolique. C'est cette figure complexe qu'il faut patiemment et inépuisablement explorer, dans le cadre d'un bon usage de la vraie raison, respectueuse de la totalité de l'être, d'un bon usage aussi de la *Bildung*, et de l'humanisme...

Je peux résumer l'orientation générale de cette démarche par la citation d'Alain, dans *Les Dieux* : « Il s'agit moins de savoir si c'est vrai, que de savoir comment c'est vrai. »

On verra quelques exemples possibles de cette relecture intelligente d'un texte logiquement impossible : la naissance virginale de Jésus, ou la parabole du figuier maudit. [CCG, chap. 4 : *Le langage symbolique*]

Dernier problème enfin : Est-ce que toutes les cultures sont capables de ce type de lecture intériorisée et symbolique ? Peuvent-elles échapper au littéralisme du « texte sacré », et à la seule injonction « théocratique », c'est-à-dire, pour mon propos, non humaniste, qu'elles y trouvent ? Est-il permis au moins de l'espérer ?

[Conférence prononcée à l'Espace Lattara, Lattes, 28 janvier 2014]

© Michel Théron

Conférence faite à partir de l'ouvrage suivant, toujours disponible en librairie →

Lien pour cet ouvrage chez l'éditeur : cliquer [ici](#)

Pour obtenir un CD audio comprenant la totalité des thèmes traités dans ce livre, au format MP3, s'adresser à l'auteur, par le formulaire « Contact » de son blog (rubrique : « Présentation ») :

www.michel-theron.fr

